

## Le vin de mon oncle

NOUVELLE

(Suite et fin)

Cet attrait irrésistible que tu éprouves vers les jeunes filles, si dangereux pour ton âme, n'est cependant un trait de lumière. Tu n'aurais peut-être pas la force de tenir toujours en bride tes mauvais penchants. Tu ne peux être prêtre : Dieu ne t'a pas choisi. Pourtant cette vive intelligence dont il t'a doué doit être consacrée à sa gloire. Enfin... Les voies du Seigneur sont impénétrables. Remporte ces restes de ton festin.

Assiettes, verres, bouteille, en un seul voyage, je remis tout en place, dans le buffet de la salle à manger. Tout me semblait facile, à présent. La vie avait de nouveau pour moi tout son charme attirant d'aurora. Lorsque la sonnerie de l'Angelus répandit dans le silence frissonnant de la nuit ses argentines vibrations, messagères de pensées pieuses, je mis autant que je pus, dans la récitation de cette prière, de fervente gratitude envers Dieu, qui laissait devant ma jeunesse, grandes ouvertes, toutes les voies enchantées de la vie.

L'indulgente condescendance que mon oncle venait de me témoigner, pour mes trop humaines faiblesses, dans le chemin du sacrifice où il renonçait à m'engager plus avant, avait achevé de fondre mon cœur en regrets attendris de la peine que je lui avais causée au sujet de sa vigne.

J'éprouvais un impérieux besoin d'adoucir, à mon tour, l'amertume du trouble de conscience éveillé en lui par mes propos inconsiderés. Je m'ingéniais à former quelque phrase câline qui eût été, pour lui, une de ces caresses d'âme dont la douceur, venue de moi, mettait son cœur en joie.

— Vous savez, mon oncle, lui dis-je, à souper, entre le potage absorbé silencieusement et une truite de Chautemerle accommodée par Zénaïde, dans une sauce au beurre dont elle avait le secret, vous savez? votre vigne, vous avez bien raison de l'aimer.

Et rappelant ses propres paroles, je poursuivis, avec une solennité qui le fit sourire :

— La vigne est un don de Dieu plus précieuse que l'or, puisqu'il arrive qu'au sang divin, le sang de la vigne soit transsubstantié.

— Sans doute. Mais tu m'as éclairé sur moi-même. Cette vigne me tenait au cœur par des liens d'une passion trop terrestre : l'année prochaine, je la céderai à ton père.

— Oh ! mon oncle, quand je pense que c'est moi qui vous aurai privé du seul plaisir que vous eussiez ici-bas. Et c'était un plaisir bien innocent !

— Ne te déssole pas. Il faut bien qu'il y ait, en ce monde, quelques âmes qui s'immolent outre mesure pour le salut de celles qui ne savent renoncer à rien.

A partir de l'année suivante, ce fut mon père qui eut le soin de cette vigne de Combe-Rouge. Mais, soit à cause de la dureté des temps, soit que mon père ne pût lui donner l'exclusive affection de mon oncle, jamais plus elle ne nous a donné de ce vin où l'on retrouvait l'odeur fine des pimprenelles, des œillets sauvages dont cette vigne semblait imprégnée du temps de mon oncle, comme si elle eût baigné dans un houle de parfums.

FÉLICIEN PASCAL.

## La Bouée

Fantaisie dialoguée

Personnages : SUZANNE, GASTON

Décor : Un salon très élégant. — Table à thé préparée. — Au mur, téléphone

SCÈNE UNIQUE

SUZANNE, enfoncée dans une bergère. En main un livre qu'elle ne lit pas. — Cinq heures ! Il ne viendra plus personne aujourd'hui. Aussi quel besoin avais-je, passé le vernis-âge, de garder mon jour ? Tout le monde est déjà parti de Paris. (Sommerie du téléphone.) Tiens ! Qui cela peut-il être ! (Elle va à l'appareil et cause.) Allô ! allô — Ah ! c'est vous, mon ami ? — Vous ne viendrez pas dîner ce soir ? Bien... cela ne fait rien... (Se reprenant.) Je veux dire... Ne vous mettez pas en peine pour moi... Je m'accommoderai de ma solitude... — A dix heures ? Bon... Vous ne trouverez encore debout... Je vous attendrai... A tantôt, alors. (Revenant à la bergère.) Allons il est écrit que tout le monde me fera défaut aujourd'hui... Même mon mari. (Voyant Gaston qui entre par le fond.) Eh non ! Une visite ! (Elle se lève et va à lui les mains tendues.)

Bonjour ! Que c'est gentil à vous d'avoir pensé à moi. Sans vous, j'aurais fait chou blanc. Vous savez l'honneur de mon salon. GASTON, après avoir baisé la main de Suzanne. — C'est vous qui êtes gentille de me faire un si aimable accueil. Moi qui craignais des aigres reproches pour n'être pas venu de tout l'hiver. SUZANNE. — Mais oui, il y a un temps infini qu'on ne vous a vu, affreux romancier ! — Qu'est-ce qui s'est donc passé ? GASTON. — J'ai voyagé. SUZANNE. — Loin ? GASTON. — En Italie. SUZANNE. — Bon. Un livre là-dessus, je parie. GASTON. — Bien entendu. Je n'en ai pas encore donné. Il ne faut pas s'afficher. SUZANNE. — Et vous êtes resté longtemps là-bas à travailler ? GASTON. — Jusqu'en mars. Le temps d'écrire la moitié de mon volume... toute la partie dramatique. SUZANNE. — Mais une fois rentré... de mars en mai... car nous sommes en mai... GASTON. — J'ai achevé mon livre. J'avais laissé les descriptions pour le retour. SUZANNE. — Tiens ! GASTON. — C'est un système à moi. Quand il écrit devant la nature même qu'il doit dépeindre, j'estime que l'auteur risque de s'emballer ; enfin, il est sujet à caution. Tandis qu'en se livrant à ce travail, chez soi, à plus de trois cents lieues de distance... SUZANNE. — Oui... il est mieux placé pour la perspective. GASTON. — C'est cela même. SUZANNE. — Tout le temps la plume en main, alors ? Vous n'êtes pas sorti de chez vous ? Vous n'avez jamais passé devant ma porte ? GASTON. — Si... mais voilà... quand ce n'était pas votre jour, je me disais : " Il n'y a pas de raison plausible pour que je monte, " et quand c'était votre jour, je pensais : " Il y a une raison plausible pour que je ne monte pas. " SUZANNE. — Prenez donc une chaise pour m'expliquer cela. (Il s'assied.) GASTON. — Mais oui... dans la saison des visites, on tombe au milieu d'un tas de femmes qui bavardent pour ne rien dire. On est assis

à deux lieues de la maîtresse de maison. C'est à peine si l'on a pu lui dire bonjour. Si l'on ne fait qu'entrer et sortir, on ne vous remarque pas. Si l'on prolonge, on est remarqué. Enfin on était venu pour faire une visite... et on en est réduit à jouer une figuration.

SUZANNE. — C'est comme lorsqu'on s'attend à une lettre et qu'on reçoit une circulaire.

GASTON. — C'est pourquoi je me suis dit : " Aujourd'hui 12 mai, comme il fait beau, comme la moitié de Paris est déjà à la campagne ou aux eaux, Mme Rovère, si elle a gardé son jour, a des chances pour ne pas faire le maximum. Au lieu d'un mauvais strapontin, dernier rang, je trouverai sans doute un fauteuil près de la scène... et qui sait ? peut-être même n'y aura-t-il que moi dans la salle. " Voilà pourquoi je suis venu.

SUZANNE. — Bien raisonné. (Un temps.) C'est vrai que c'est gentil, une fois par hasard, de pouvoir causer en tête à tête. (Elle lui tend la main.)

GASTON, avec un shake-hand affectueux. — Voilà si longtemps que cela ne nous est arrivé...

SUZANNE, souriant. — Dame... six ans... au moins.

GASTON. — Pas depuis votre mariage. Vous rappelez-vous ces honnêtes causeries d'autrefois, sous l'égide de votre tante ! (Brusquement.) A propos il va bien, votre mari ?

SUZANNE. — Très bien, je vous remercie...

GASTON, mollement. — Allons ! tant mieux.

SUZANNE. — Vous dites cela d'un ton... pâle.

GASTON. — Je ne veux pas oublier que j'ai cru vous aimer autrefois.

SUZANNE. — C'est vrai... vous aviez même demandé ma main.

GASTON. — Oui... j'avais dix-huit ans, je me vois encore faisant ma visite à votre père. " Monsieur, j'aime votre fille. Elle est très riche, je le sais. Moi, je suis pauvre, vous ne l'ignorez pas. Mais j'imagine que ce n'est pas une misérable question d'argent qui peut vous faire hésiter. — Aussi, n'hé-ité-je pas, mon jeune ami, me répondit-il... et ma décision est déjà prise. Je vous la refuse. "

M. JULIEN BERR DE TURIQUE.

(A suivre)

Toute personne qui paie le prix de son abonnement doit exiger un reçu portant la signature du directeur du journal, Joseph Beaulieu.

UN ETUDIANT en droit désire avoir une chambre dans une famille privée où il n'y aurait pas de jeunes enfants. Adressez : L. L., B. 2187, Montreal.

H. CLOPIER, Propriétaire.

Restaurant Clouzier  
224, Rue ST-LAURENT  
En face du Marché, - Montreal.  
VINS ET LIQUEURS DE CHOIX  
Dîner régulier à 25 cts.  
Déjeuner et Souper à la Carte.

Spécialité :  
PRODUITS FRANÇAIS

PHARMACIE

LAVIOLETTE & NELSON

100% de réduction pour les Etudiants.

1605 Rue Notre-Dame

Coin de la Rue St-Gabriel

MONTREAL.

## AH ! DE LORIMIER

Chemises Blanches à 50c., 75c. et \$1.00. Grand choix de Cravates, Collets, Corps et Caleçons, Etc. 1700, Rue Notre-Dame.

## ULRIC DEMERS

Doreur Fratigue et Encadreur  
A l'honneur d'annoncer aux Etudiants qu'il leur fera une très grande réduction sur encadrements de diplômes, de portraits, de gravures, etc.

ATELIER DE DORURE  
AU NO. 380, RUE ST-LAURENT.  
Passez voir nos Prix.

## La BUANDERIE des ETUDIANTS

— EST LA —  
NEW YORK STEAM LAUNDRY

MIREAU & CIE  
191, Rue St-Urbain.  
TELEPHONE 2122.

N. B. — Un escompte de 15 p.c. sera donné aux Etudiants. Un messenger va chercher le linge à domicile.

## REDUCTION SPECIALE

Sur le prix des Médicaments, Instruments, de Chirurgie, etc., etc.  
à MM. les Etudiants.

## A la Pharmacie Brault

119, ST-DENIS, coin de la rue Dorchester.  
TELEPHONE 6122. SONNETTE DE NUIT.

## ARGAND FRERES

MARCHANDS DE NOUVEAUTES  
111, Rue St-Laurent, 111

Seuls depositaires pour le Canada des toiles hygiéniques de l'abbé Kneipp.

## L. H. COULET

MARIAGES, FÉNERAILES  
DINERS ET SOIERS  
seront fournis avec fleurs fraîches de toutes sortes.  
BOUTIQUES ET FLEURS FAITS A ORDRE  
DANS LES DERNIERS LOUIS.

711, BULLOCH, 1911, Rue STE-CATHERINE  
Enseigne la manière de conserver et de cirer les fleurs naturelles.

O. A. THIBAUT L. A. SMITH

## THIBAUT & SMITH

Importateurs de

- MUSIQUE -

ET  
D'INSTRUMENTS

1687, Rue Notre-Dame

MONTREAL.

## Le Palais des Fumeurs

ASSORTIMENT COMPLET  
CIGARES, CIGARETTES,  
PIPES, TABAC

En Gros et en Détail  
Une spécialité de Cannes

GEO. STREMSKY,  
PROPRIETAIRE

1709, Rue Ste-Catherine,  
Montreal, Can-